

III

LE MONDE

I. — UNE VILLE D'ÉTÉ

J'étais venu à Newport pour quelques jours. J'y suis resté tout un mois, me laissant vivre de cette vie qui n'a pas son analogue en effet, du moins à ma connaissance. Ni Deauville, ni Brighton, ni Biarritz ne lui ressemblent, ni même Cannes, quoique cette dernière en approche par la somptuosité de ses villas et par l'absence presque totale de petite bourgeoisie. Mais Cannes est une *Cosmopolis* comme Rome, comme Florence, davantage peut-être, au lieu que Newport demeure exclusivement, absolument Américain. Quelques visiteurs d'Europe l'ont traversé cette année, en route pour Chicago et la *World's fair*. D'habitude c'est par six ou par sept qu'ils se comptent. Les Français ignorent Newport. Les Anglais y viennent par goût du yachting, — peu d'Anglais. Tous préfèrent l'île de Wight avec Cowes et la commode rivière du Solent. Cette rareté des voyageurs, explicable par l'éloignement et par la brève durée de la saison, assure à cette ville de bains de mer un irréductible caractère d'originalité nationale.

Non, cette coterie élégante, ou, comme disent avec mépris les détracteurs de Newport, ce *set*, n'est pas l'Amérique, mais son monde; et la vie mondaine, si vide paraisse-t-elle et si factice, tient toujours par de profondes fibres secrètes au pays dont elle est la fleur quelquefois insipide, plus souvent empoisonnée. Même quand les mœurs du monde, comme en France, sont totalement différentes des mœurs générales du pays, elles manifestent chez ceux qui les pratiquent les défauts et les qualités d'esprit propres à la race. Les oisifs s'amuse, ou cherchent à s'amuser, avec la même sensibilité, le même caractère, la même intelligence que les laborieux apportent à leur besogne. Dans la haute existence Parisienne, par exemple, vous retrouverez, appliquées aux arts, au luxe, à la débauche, toutes les puissances et toutes les faiblesses de l'âme Française : — l'extrême vivacité de pensée et son inconsistance, une prodigieuse désillusion de critique et des naïvetés inattendues d'enthousiasme; une hardiesse forcenée d'ironie et l'esclavage devant l'opinion; de l'humanité aussi, je ne sais quoi de moyen, comme un air de bon goût même dans le désordre et de bon sens même dans la folie; de l'agrément par-dessus tout, ce génie de sociabilité qui flotte dans l'atmosphère de nos clubs, de nos salons, de nos restaurants, de nos théâtre, de nos promenades. La nature d'un peuple demeure toujours pareille à elle-même dans ses vices et dans ses vertus, dans ses frivolités et dans ses travaux. C'est cette physionomie qu'il

s'agit de découvrir, et tout document y est bon, depuis une salle de casino jusqu'à une église, le papotage d'une femme à la mode comme les propos d'un ouvrier révolutionnaire. Je suis donc bien sûr que cette âme Américaine, l'intérêt véritable et la grande raison de mon voyage, transparait derrière les fastes de Newport pour qui sait la voir. Mais ai-je su la voir? — En tout cas, voici tout un lot de notes prises sur le vif et en réponse aux toutes premières questions qu'une enquête sur des gens du monde doit se poser : Comment se logent-ils et se meublent-ils ? Comment se recrutent-ils ? Comment s'amuse-t-ils ? Comment causent-ils ? Les hypothèses plus générales viendront ensuite, si elles doivent venir.

Comment ils se logent?... Des villas séparées les unes des autres, et cependant presque à même la route, avec du gazon très vert, très épais, et de sveltes grues de bronze debout, sous des arbres, parmi des massifs bleus d'hortensias; — des portiques devant ces villas, autour desquels frissonne de la vigne du Japon, ce lierre improvisé, qui ne dure pas comme l'autre, mais qui se fane à chaque saison, symbole gracieux de cette instantanéité Américaine incapable d'attendre; — vingt, trente, quarante types divers de construction, presque autant que de demeures : les unes carrées et comme écrasées, d'autres minces et hautes, d'autres

larges et longues, toutes avec des fenêtres à guillotine et qui bombent, presque toutes avec un revêtement de bois vernissé qui leur met comme une gaine sombre et claire d'élégante propreté; — et c'est ainsi indéfiniment sur Bellevue Avenue, sur Narragansett, sur toutes les allées de ce Newport nouveau, celui que la fantaisie des millionnaires a construit sur la falaise en quelques années. L'endroit semble dater d'hier. Et pourtant une autre ville, la véritable, descend là-bas vers le quai, avec ses petites maisons de bois clair qui gardent leur grâce. Elles racontent un Newport plus bourgeois, plus intime, celui des vieilles familles de New-York et de Boston qui ont précédé l'invasion des millionnaires. On aime à imaginer, par derrière ces maisons plus simples, un troisième Newport plus lointain encore, et ses cabanes primitives, rustiques abris fragiles que le colon devait se bâtir de ses mains dans ce pays de forêts avec des poutres mal équarries et des lattes mal jointes. Même aujourd'hui les bâtisses de pierre sont rares aux Etats-Unis. C'est la brique et c'est le fer qui succèdent au bois. L'exploitation des carrières et la taille des blocs voudraient trop de temps, trop de main-d'œuvre. Entre ce vieux Newport qui continue de vivre bourgeoisement, paisiblement, tout l'hiver, et l'autre, le Newport actuel des mois d'été, fashionable et momentané, pas d'intermédiaire. Rien qui révèle une ébauche première et continue, des essais corrigés, des prises et des reprises, un accroissement pro-

gressif de la vogue. Ce même à-coup de volonté qui a dressé les palais de la Cinquième Avenue à New-York, presque à la façon de la lampe d'Aladin, a créé dans un éclair de miracle ce quartier des cottages. Toute la différence est dans les complications d'architecture où se sont acharnés les riches d'entre les riches, ceux qui ont voulu dépasser les autres. C'est ici que cet esprit de *go ahead* propre à l'Amérique se reconnaît, à des magnificences de construction bien significatives, lorsqu'on songe que ces demeures servent pour six semaines, pour deux mois de l'année peut-être, et que chacune suppose, comme accompagnement habituel, des chevaux et un coach, de quoi mener à quatre, un yacht, quelquefois deux, pour croiser à la voile ou à la vapeur le long de la côte, un wagon privé pour être chez soi sur toutes les lignes de chemin de fer, une maison à New-York et une autre à la campagne... Celui-ci a beaucoup vécu en Angleterre et il lui a plu d'avoir à lui, sur une des pelouses de *Rhode Island*, une abbaye Anglaise dans le style de la reine Elisabeth. La voici qui se dresse, grise et sévère, si exacte, si complète qu'elle pourrait être transportée à Oxford, sur les bords de l'Isis ou du Cherwell, sans qu'on eût à changer une seule pierre pour faire d'elle la sœur du cloître de *New-College* ou de la façade de *Jesus*. Cet autre aime la France et il lui a convenu de posséder en vue de l'Atlantique un château de la Renaissance française. Ce château est là, qui vous rappelle Azay, Chenon-

ceaux, et la Loire, avec le paresseux, le bleuâtre ruban de son eau, noué, dénoué, renoué autour du sable jaune des îles. Un troisième a édifié un palais de marbre, semblable à Trianon, avec des pilastres à chapiteaux Corinthiens larges comme ceux du temple du soleil à Baalbek. Et ce ne sont pas des à peu près, de ces prétentieuses et insuffisantes tentatives qui font le ridicule, par tout pays, des glorieux et des parvenus. Non. Le détail et son fini décèlent l'étude consciencieuse, le souci technique. Visiblement, le meilleur artiste a été choisi. Il a eu la liberté et il a eu l'argent. L'argent surtout. De pareils caprices en supposent une telle quantité qu'après une promenade de cottage en cottage et de châteaux en abbayes, vous éprouvez l'impression à demi fantastique d'une visite à quelque île consacrée au dieu Plutus, devenu dans la plus moderne de ses incarnations le dieu Dollar. Mais c'est un Plutus qui s'asseyait, hier encore, au foyer de Penia, la sauvage déesse de la pauvreté; un Plutus que ni les richesses, ni les voluptés n'ont énervé, ni alangui; un Plutus qui, n'ayant plus à travailler, veut que son or travaille, que cet or se montre, s'étale, qu'il *show off*, pour prendre le mot vraiment Yankee. Et cet or se montre tant, il s'étale avec une si violente intensité que cela vous saisit comme le déploiement d'une puissance. Flaubert écrivait à un de ses élèves : « Si vous ne pouvez pas construire le Parthénon, dressez une pyramide... » Ce conseil brutal mais fort, tous les Américains semblent se

le répéter d'instinct avec d'autres paroles. De même que dans le port et dans les rues de New-York tant d'activité terrasse, dans ces avenues de Newport tant de richesse étonne. Elle vous révolte ou elle vous ravit, selon que vous êtes plus voisin du socialisme ou du snobisme, ces deux égales sottises. L'observateur désintéressé qui regarde une ville comme il regarderait une fourmilière, y reconnaît ce même fait observé dès la première heure, un je ne sais quoi d'intempérant et d'effréné. Le génie Américain semble ne pas connaître la mesure. Les bâtisses d'utilité que ces gens construisent, quand elles sont hautes, sont trop hautes. Leurs maisons de plaisance, quand elles sont raffinées, sont trop raffinées. Leurs trains, quand ils vont vite, vont trop vite. Leurs journaux ont trop de pages, trop de nouvelles; et, quand ils se mettent à dépenser de l'argent, il faut qu'ils en dépensent trop, pour avoir la sensation qu'ils en dépensent assez.

Comment ils se meublent?... J'ai dans les yeux, en écrivant ces mots, trente intérieurs de ces villas, davantage peut-être. Dès la semaine de mon arrivée, et sur la remise de mes lettres d'introduction, j'avais commencé d'être entraîné dans ce tourbillon de déjeuners, de parties de coaches, de promenades en yacht, de dîners et de bals qui passe sur Newport pendant quelques semaines à la façon d'un de ces ouragans qui faisaient dire à la dame

légendaire de Minneapolis, vantant sa ville : « Et puis nous avons de si bonnes caves à cyclones! » — « *Be in the rush,* » affirme une réclame affichée dans le car électrique qui fait le service de la plage à la ville basse. La recommandation d'une levure spéciale accompagne cet éloquent appel, ce « soyez dans le train » que les Américains vous forcent bien vite à pratiquer. Leur énergie s'étend jusqu'à leur hospitalité qui se fait active, qui multiplie les *five o'clock teas* et les *to meet*. C'est une chaude spontanéité d'accueil dont nous ne nous doutons plus en pays Latin. L'étranger, chez nous, est à la mode lorsqu'il s'établit et qu'il nous fait l'honneur de préférer notre pays au sien. Pour celui qui passe et qui ne reviendra pas, nous mettons du temps à vaincre une certaine défiance, et nous ne passons qu'à bon escient de la politesse correcte à l'intimité. L'Américain vous ouvre sa maison, quand vous lui êtes dûment présenté, toute grande. Il veut que vous connaissiez ses amis, que tout son monde vous traite comme il fait lui-même. Ses détracteurs disent qu'il n'a pas de mérite à cela; qu'il est habitué à cette large manière d'exister commune aux pays Anglo-Saxons, où les enfants sont nombreux, les besoins compliqués, les revenus en proportion, où l'on ignore l'économie. Un hôte de plus ne compte guère dans une telle demeure. C'est vrai. Ici pourtant je crois apercevoir des sentiments plus complexes que cette sorte d'opulente et indifférente ouverture des portes qui reste aussi celle des riches

Levantins. L'Américain, qui vit si vite, a au plus haut degré le goût de se regarder vivre. Il semble qu'il se considère, lui et son entourage, comme une expérience singulière de la nature sociale et dont il ne sait pas très bien ce qu'il doit penser. Il tient à ce que vous, Européen, vous soyez exactement renseigné avant de juger cette expérience, et il vous facilite ce renseignement. « Voyez telle ou telle personne, » vous dit-il, « c'est un type excellent, d'Américain de telle ou telle espèce... Lisez tel livre, vous y trouverez un vrai caractère d'Américain de tel Etat... » S'il sait que vous voyagez pour prendre des notes, il s'en inquiète, car il est sensitif, — *touchy*, comme ils disent, — au plus haut degré. En même temps il s'en félicite comme d'un hommage. Il veut que ces notes soient écrites d'après nature. S'il voit en vous un simple touriste, il tient à ce que vos discours, une fois rentré, soient différents des légendes erronées dont il trouve la trace dans nos journaux et qui l'exaspèrent. Il y a un curieux mélange d'incertitude et de fierté, d'amour-propre susceptible et d'aplomb, dans le plaisir qu'il éprouve à vous conduire d'une extrémité à l'autre de sa demeure, vous montrant pêle-mêle la galerie de tableaux et la lingerie, les salons et les chambres à coucher. Un des meilleurs romanciers d'ici, Howells, a finement noté ce trait particulier de caractère, cette facilité à se donner comme leçon de choses : « Nous autres gens de l'Ouest, » dit March dans le *Hasard d'une nouvelle fortune*, « nous sommes portés à nous prendre nous-

mêmes trop objectivement et à nous considérer comme plus représentatifs qu'il ne faudrait... » En attendant, et pour un voyageur muni de bonnes lettres, cette disposition d'esprit facilite la moitié de la tâche. Il est si malaisé en Italie, en Espagne, en France même, de se figurer le *home* des personnes que l'on connaît le mieux, et quel témoignage plus révélateur pourtant que ces objets secrétés autour de nous par notre fantaisie? Un salon, une chambre à coucher, une salle à manger n'ont-ils pas des physionomies, presque des visages, à la ressemblance de nos goûts, de nos besoins, des choses de nous que parfois nous ne soupçonnons point?

Des intérieurs de Newport une première impression se dégage, qui doit être exacte, tant elle se raccorde au reste de l'existence Américaine et au dehors même de ces villas. C'est à nouveau l'évidence du trop, de l'abus, de l'absence de mesure. Il y a trop de tapis précieux de Perse et d'Orient sur le parquet des halls, qui sont trop hauts. Trop de tapisseries, trop de tableaux garnissent les murs des salons. Les chambres d'amis renferment trop de bibelots, trop de meubles rares, comme il y a sur la table du lunch ou du dîner trop de fleurs, trop de verdure, trop de cristaux, trop d'argenterie. Je revois en ce moment, au milieu d'une de ces tables, un vase d'argent massif, large et profond comme le cache-pot d'une plante grasse, et d'où débordait une grappe de raisin, d'un raisin-prodige aux

grains aussi gros que de petits boulets. Je revois un paravent fait avec un tableau Italien de l'école des Carrache, coupé en trois morceaux. La toile n'a pas été gâtée et le travail a été très bien exécuté ; mais quel symbole de cette constante outrance dans le luxe et le raffinement ! Cet excès a son image dans cette rose qu'ils dénomment si justement *American beauty*, et dont les touffes énormes couronnent ces tables. Elle est si haute sur sa tige, si intensément rouge, si largement épanouie, si violemment parfumée, qu'elle n'a plus l'air d'une fleur naturelle. C'est un produit qui appelle la serre, l'exposition, l'étalage. Splendide comme elle est, on se prend à regretter devant elle la mince églantine des buissons avec ses pétales rosés, qu'un souffle de vent froisse. Mais cette modeste églantine, c'est la nature et c'est aussi l'aristocratie, du moins dans le sens où nous autres Européens nous comprenons ce mot, qui ne va pour nous sans une idée de demi-teinte et d'effacement. Il est certain que cet abus révèle chez ces gens-ci une force beaucoup plus pareille, sous des formes diverses, à la Renaissance, par exemple, que la pauvreté de tempérament déguisée par les modernes en distinction. La vigueur du sang et des nerfs qui a permis à l'homme des Etats-Unis la conquête de la fortune persiste en lui à travers cette fortune. Elle se manifeste par cette somptuosité du dedans comme elle se manifestait par celle du dehors. Il y a de la sève partout ici et jusque dans ces prodigalités folles de la haute vie.

Cependant ces millionnaires ne s'acceptent pas eux-mêmes tout à fait. Voilà une seconde impression qu'impose un coup d'œil plus attentif sur ces halls et sur ces salons. Ils n'admettent pas qu'ils soient ainsi différents du vieux monde, et, s'ils l'admettent, c'est pour prétendre qu'ils sont capables, quand ils le veulent, d'égaliser ce vieux monde, ou tout au moins de le goûter. Un architecte me disait : « Nous avons fait assez d'argent pour être artistes maintenant, et nous n'avons pas le temps d'attendre... Ainsi, moi, j'étudie le dix-huitième siècle Français. Je veux bâtir des maisons qui soient de ce type, avec tout le confort moderne : des appareils pour l'eau, pour la lumière, pour l'électricité... » Son patriotisme était très sincère, très intense, et il le faisait consister dans l'emprunt ou mieux la conquête d'un style étranger. Les ameublements de Newport traduisent un effort pareil, un constant, un infatigable souci d'absorption Européenne. On compterait dans ces villas les objets fabriqués en Amérique. C'est en Europe qu'a été tissée la soie de ces fauteuils et l'étoffe de ces rideaux, en Europe que cette table a été tournée et tournée cette chaise. C'est d'Europe que vient cette argenterie, de même que cette robe a été tramée, coupée, cousue en Europe, que ces souliers, ces bas, ces gants viennent d'Europe. « *When I was in Paris... Then we go to Paris... We want to go to Paris to buy our gowns...* » Ces phrases passent continuellement dans la conversation, et c'est bien un salon de Paris qui a dû servir

de modèle à celui où vous vous trouvez, ces toilettes sont bien composées sur le même patron que celles des élégantes de Paris. Seulement, salon et toilettes ont, comme le reste, le je ne sais quoi en trop. La mode de ces robes n'est pas d'aujourd'hui, elle est de demain. Nos couturières ont un mot d'argot bien expressif pour traduire cette presque intraduisible nuance. Elles disent : « Nous essayons d'abord sur les étrangères les coupes nouvelles. Puis pour les Parisiennes, nous *épurons*... » Ainsi s'explique ce caractère d'au-delà, cet air d'être parées jusqu'au costume, que ces femmes, souvent si belles, augmentent par des profusions de bijoux portés en plein jour. Elles ont, dès midi, des turquoises à leur corsage grosses comme des amandes, des perles au cou grosses comme des noisettes, des rubis et des diamants longs comme leur ongle. Oui, c'est bien l'Europe, mais poussée, mais exaspérée, et cette imitation trop intense ne fait qu'accentuer la différence entre le Vieux-Monde et le Nouveau.

Parmi les fantaisies de décoration ainsi empruntées à notre pays, il en est une qui se transforme d'une façon singulière en passant l'Atlantique. Je veux parler de ce goût des vieilles choses justement, de cette manie du bibelot et du bric-à-brac propre à notre âge. Elle est devenue haïssable chez nous, parce que l'universelle surenchère a tant haussé les prix que très peu de nos fortunes Européennes sont aujourd'hui assez fortes pour

y suffire. La contrefaçon a suivi et surtout l'abondance d'objets de seconde classe. Les Américains eux, sont arrivés sur le marché avec leurs énormes capitaux. Un millionnaire, chez nous, est un homme qui a un million de francs. Un millionnaire ici est un homme qui a un million de dollars. Ils y ont apporté cette universalité de connaissances que donne l'habitude constante du voyage. Depuis trente ou quarante ans, grâce à ce double pouvoir, ils ont mis la main sur les plus belles toiles, les plus belles tapisseries, les plus belles boiseries, les plus belles médailles, les plus beaux livres, et non seulement en France, en Angleterre, en Hollande, en Italie, mais en Grèce, en Egypte, aux Indes, au Japon. De là, dans leurs maisons de ville ou de campagne, une prodigalité de chefs-d'œuvre dignes d'un musée. Dans telle de ces villas de Newport que je pourrais nommer, toute une galerie privée a été transportée d'un coup, que son premier possesseur avait mis des années à ramasser parmi les plus délicats des primitifs Allemands. Et ils continuent. J'entendais l'autre jour un amateur dire avec mélancolie, en faisant allusion à la crise financière qui se trouve sévir à la fois en Italie et aux Etats-Unis : « *The Italian are rather low down just now, and there are things to be had sub rosa. But in this moment nobody can profit by it...* (1). » On se demande

(1) « Les Italiens sont si bas en ce moment qu'il y a bien des choses que l'on pourrait acheter en secret. Mais aujourd'hui personne ne peut profiter de l'occasion... »

où il les mettrait, ces objets Italiens, tant le cuir de Cordoue dont sont revêtues les parois de sa maison disparaît sous les toiles ! Et ce sont des vitrines sous lesquelles des trésors de pierres gravées attendent la loupe, des métaux, des armures ciselées, des volumes précieux, des médailles, des portraits surtout. Rien que dans trois villas contiguës, à un quart d'heure de distance, j'ai vu ainsi un portrait d'un grand seigneur Génois, celui d'un amiral Vénitien, celui d'un lord Anglais du dernier siècle, celui de Louis XV par Vanloo, avec cette inscription : « donné par le roy », celui de Louis XIV par Mignard avec la même inscription, celui de Napoléon avec un des drapeaux des grenadiers de la garde. Quelqu'un qui ne les aime pas, me disait avec ironie :

— « Oui, ils ont le portait du grand empereur, mais où est celui de leur grand-père ? »

Et il attribuait ce goût des toiles historiques à un vague et timide effort vers une fausse galerie d'ancêtres. A mon avis, cette critique ne tenait pas compte de ce qu'a de sincère, de touchant presque, cet amour des Américains pour les objets autour desquels il flotte du temps et de la durée. Cette sensation, si difficile à concevoir pour nous autres et que mon compagnon des *Players* m'exprimait naïvement à New-York, je la comprends déjà, je la partage après ces quelques semaines. Le regard éprouve une satisfaction presque physique à rencontrer ici les tons flétris d'une peinture ancienne, le coin effacé d'une monnaie antique, les nuances

éteintes d'une tapisserie du moyen âge. Dans cette contrée où tout date de la veille, on a des appétits, des soifs d'un autrefois. Il faut croire que c'est un indestructible instinct pour l'âme humaine d'avoir autour d'elle du passé, puisque même ces comblés du luxe le subissent. Ils ne le discernent pas en eux-mêmes, cet instinct, mais ils le satisfont tout de même. Un d'eux faisait, la semaine dernière, détourner sa voiture, pour me montrer la statue d'un Newportais qui a été l'ami de son grand-père. « On aime à penser à des temps plus lointains... » me disait-il. Ce besoin du terreau préalable, un arbre le ressentirait qu'on aurait transporté dans un coin trop nouveau, avec des racines trop à fleur du sol. Cet inconscient effort pour s'entourer, pour s'ennoblir de passé, sauve ce que ces intérieurs de millionnaires auraient de si brutal, de si fait à coups de dollars et pour la montre. C'est un peu de poésie inattendue dans ce qui ne serait sans cela que l'apothéose du chèque et du chic, — pour reprendre une basse plaisanterie d'une basse opérette du temps jadis. Cela console de voir, échouées là parmi ces magnificences, quelques cocasseries inexprimablement vulgaires et enfantines, telles qu'un monstrueux jouet, une danseuse à la face de lune, à monocle, à chapeau haut de forme, et en travesti, qui fume une cigarette allumée, tandis qu'une boîte à musique cachée dans son corps joue un air canaille. Et il y a écrit au-dessous, pour la confusion des écrivains qui ont les premiers employé ce

BIBLIOTHÈQUE
U. A. N. L.

terme : « Fin de siècle... » Quelle mosaïque dans le goût de cette race qui prend pêle-mêle de tout à notre civilisation : de l'excellent et du pire, nos plus belles œuvres d'art et nos plus déplorables caricatures !

Comment ils se recrutent?... D'une seule manière et dans une seule classe. C'est là, quand on compare ce Newport d'été à notre Deauville ou au Brighton de nos voisins d'outre-Manche, un point de différence à ne jamais oublier. Il n'y a pas ici, comme en Angleterre, une caste d'en haut, un Olympe d'aristocratie et qui impose sa mode à tous les *tuft-hunters*, — ce mot si pittoresque avec lequel les jeunes gens d'Oxford raillent leurs jeunes camarades en chasse de hautes relations et hypnotisés par le petit gland d'or qui tremble sur le bonnet carré des étudiants nobles. Il n'y a pas, comme en France, cette irrationnelle et puissante survie de l'ancien régime en pleine poussée démocratique dont le signe le plus expressif est notre conception du *club*. Le cercle, chez nous, a cessé d'être le milieu naturel, presque nécessaire, des personnes de même fortune qui vivent d'une même façon. Il est devenu comme un brevet, presque un grade dans un vague régiment social dont l'état-major résiderait à l'Union ou au Jockey. Ici, tous les gens du monde ont été, sont encore des hommes d'affaires. Ils ne sont point nés dans la vie sociale

ils y sont arrivés. Ils ne l'ont point reçue toute faite et toute transmise. Ils la font eux-mêmes, parce qu'il leur convient d'ajouter cette élégance à leur fortune, comme le couronnement de l'édifice. Il résulte de là qu'il y a une profonde égalité entre eux, une unité singulière d'habitudes, d'idées, de goûts, qui traduit l'absolue unité sinon de dates au moins d'origine. On a bien essayé, durant ces dernières années, de la briser, cette unité, et d'établir un Olympe factice, celui des « quatre cents », lequel aurait été recruté parmi les familles les plus anciennes de tradition et de richesse. Cette fantaisie ne pouvait pas réussir. Ce n'est pas qu'il n'y ait aux Etats-Unis des familles très anciennes en effet, mais elles n'ont pu se maintenir qu'en continuant à travailler, à faire des affaires. Elles n'ont pas pu se donner des mœurs à part ni s'isoler. Vieux et nouveaux riches se coudoient de trop près sur le terrain du travail pour être vraiment séparés sur celui du plaisir. La différence d'occupation fait seule la différence des castes, et ici elle n'existe pas. Une mine d'or, découverte voici vingt-cinq ans, a enrichi celui-ci, mais cet autre, riche depuis deux générations, a saisi l'occasion de cette découverte pour doubler son capital. Un chemin de fer construit en 1868 a rendu celui-là millionnaire, mais il a empêché cet autre de cesser de l'être. Derrière chacun des noms qui défilent dans les comptes rendus des fêtes, publiés par les journaux, tout Américain peut évoquer ainsi telle ou telle usine, telle maison de com-

merce, telle banque, telle spéculation de terrain. Et l'usine est en pleine activité, les guichets de la maison de commerce et de la banque sont toujours ouverts, la spéculation continue. Les démocrates ont-ils tort de dire que de tels titres à la vie mondaine valent bien des blasons faussés par la bâtardise ou par des mariages véreux, et des notoriétés historiques sans réalité contemporaine? A coup sûr, ces dessous de la mondanité Américaine sont francs et nets. Leurs conséquences immédiates ne le sont pas moins.

La première est l'absence presque totale, dans une ville d'eaux comme Newport, d'aventuriers et d'aventurières. Une société composite est facile à tromper. Une société de gens d'affaires l'est beaucoup moins. Un ménage dont les revenus sont douteux peut faire figure dans un monde où des nobles authentiques se soutiennent eux-mêmes par des expédients et où règne cet esprit d'à peu près en matière d'argent habituel à ceux qui n'en gagnent point. En Amérique, chacun sait ce que « vaut » son voisin, et d'ailleurs, comme la vie sociale y représente un luxe, les menues dépenses quotidiennes y sont si fortes qu'un budget mal équilibré n'y suffirait pas. Les romanciers Français ont souvent peint, depuis Balzac, le type du jeune homme ambitieux et pauvre qui se maintient en plein courant de haute vie par un maniement supérieur de ses très médiocres revenus. Ici un costume de soirée présentable coûte cent vingt dollars : une course en fiacre pour aller dîner en ville

en coûte trois, et cinq s'il s'agit d'aller et de revenir. La toilette de soirée que porte une jeune femme a dû payer, quand elle vient de Paris, cinquante pour cent de droits d'entrée. Les prix des modistes et des couturières de New-York montent presque au même niveau. La copie des modèles des grands faiseurs par une ouvrière prise à la maison, cette ressource de la Parisienne avisée, serait à peine une économie dans un endroit où une femme de chambre adroite gagne quarante dollars par mois et une couturière habile trois dollars par jour. Cette espèce d'abus de la richesse, propre non seulement à Newport mais à toute l'Amérique, est à la fois une folie et une purification. On peut railler la frivolité de cette existence, en condamner la somptuosité. Elle mérite bien des satires. Elle est du moins assez droite et assez saine.

Elle l'est aussi, dans ce séjour d'été, par la suppression non moins totale de l'élément qui corrompt en Europe tant de villes de bains de mer ou d'eaux, je veux dire le demi-monde. Comme cette société est avant tout recrutée parmi les gens d'affaires, les hommes n'y ont que peu de loisir. Tous sont absents plusieurs jours de la semaine, occupés à gagner cet argent que les femmes ont pour fonction de montrer. Il suit de là que s'ils ont des liaisons en dehors de leur ménage, ils ne les ont pas ici. Ceux qui restent à Newport sont en très petit nombre, âgés déjà pour la plupart puisqu'ils sont « *out of business* », retirés des affaires,

ou très jeunes puisqu'ils n'y sont pas entrés encore. Quelques diplomates en villégiature, quelques visiteurs de passage et quelques malades complètent ce personnel masculin à qui la tenue serait imposée par son petit nombre, quand bien même le vieux fonds de moralité puritaine, toujours présent dans les pays de tradition Anglo-Saxonne, au moins sous la forme d'hypocrisie, ne rendrait pas tout scandale impossible. Comment d'ailleurs la demimondaine la plus habile arriverait-elle à frôler le vrai monde, à en donner l'à-peu-près facile, comme chez nous, dans une société où tout plaisir s'organise en club, où il faut une admission, une présentation, un patronage pour prendre une tasse de thé ici, pour assister ailleurs à une partie de tennis? Et puis la race n'y est pas assez vieille pour que la Fille y soit déjà la créature dépravée, mais affinée, blagueuse et spirituelle, qui amuse l'homme et peu à peu s'impose à son intimité quotidienne. Rien qu'à constater comme elle est absente d'une ville qui serait ailleurs son champ favori d'opération, vous la devinez réduite à l'état de machine à plaisir. Th***, qui habite les Etats-Unis depuis dix ans, me disait : « L'Américain n'a pas besoin de la femme comme nous. S'il va chez les filles, c'est toujours qu'il est un peu ivre et pour boire encore... » Il est possible que le sentimentalisme dont on relève en France la galanterie soit, par certains côtés, plus humain. Socialement, l'Américain est dans le vrai, je veux dire que cette ligne si définitive de démarcation

entre la femme du monde et les autres lui fait regarder la première avec de tout autres yeux. Il la respecte davantage dans son imagination et dans ses manières. Il peut être un débauché. Il est rarement un libertin. La distance est grande entre ces deux mots. On en a la preuve en prêtant l'oreille aux conversations de cercle entre jeunes gens. Ils parlent de sport, de jeu, d'affaires. Jamais un nom de femme n'y est prononcé.

Cette unité de recrutement, si l'on peut dire, produit encore ce résultat que cette vie sociale a son but et sa fin en elle-même. Toutes les familles qui la mènent étant riches et ne pouvant aspirer par elle à rien d'autre, cela crée une sorte d'atmosphère plus sereine, plus heureuse et plus innocente. Il y a moins de dessous dans les relations parce qu'elles ne sont pas, qu'elles ne peuvent pas être des moyens à se pousser bien loin. Les classes riches n'ayant en Amérique aucune espèce d'influence sur les élections, un politicien ambitieux n'a que faire dans la société. Il n'y a pas ici d'Académie à laquelle la faveur d'une coterie mondaine puisse conduire un écrivain ou un artiste. Il n'y a pas non plus de centre d'où la réputation littéraire irradie et qui se ramasse lui-même dans quelques salons. Les filles ne reçoivent de dot que par exception, en sorte que les coureurs de grands mariages sont réduits à des étrangers titrés et ruinés, qui, le plus souvent, disparaissent après une saison. Ils sentent trop vite que la vieille Europe est encore le terrain le plus sûr pour cette

sorte de spéculation. Comme d'autre part les mœurs semblent plutôt bonnes et qu'une liaison avouée est ici un phénomène, la vie du monde ne saurait non plus servir de paravent aux complications de la vie passionnelle. Réduite de la sorte à son fonds propre, elle s'exaspère dans le sens de la fête fastueuse et publique. Puis comme il faut partout un aliment réel, une occupation positive à des activités si vigoureuses, cette vie du monde finit, à Newport du moins, par se porter presque tout entière du côté du sport. De nouveau ce qui devrait logiquement être un défaut devient un principe de santé, tant il est vrai que dans les races fortes tout se tourne en force, même la frivolité et la vanité, tandis que, chez les peuples qui vieillissent, même la culture et la délicatesse n'aboutissent qu'à la maladie et à la corruption.

Comment ils s'amusez?... Je me suis amusé moi-même, pour répondre à cette question avec un peu d'exactitude, à suivre, heure par heure, et pendant plusieurs jours, l'emploi du temps de quelques-unes des femmes qui sont ici ce que l'on appelle des *leaders of society*. Je transcris une des esquisses tracées de la sorte, en la prenant au hasard parmi vingt autres. Elles sont toutes à peu près pareilles par la puissance de physiologie qu'elles supposent, le goût de la vie en plein air et de l'exercice, quoique les Américaines, sous ce

rapport, soient loin d'égaliser les Anglaises. Cette façon de se divertir explique pourquoi ces mondaines, au lieu d'avoir l'estomac perdu, le teint fané, l'air « vieux gant », comme disait un cruel humoriste, ainsi que tant de leurs sœurs dans les grandes villes d'Europe, gardent au contraire cet éclat de leur peau, cette souplesse de leurs mouvements, cette force de leur vitalité. Elles le savent et elles en sont orgueilleuses. « Ce qui me fait plaisir, » me disait l'une d'elles, « en pensant que je suis Américaine, c'est de savoir que j'appartiens à une belle race bien portante... » Je me rappelle aussi avec quel mépris une autre, parlant d'une actrice de l'Odéon qui avait passé un mois à New-York, me la dépeignit : « *That little woman with a wishy-washy complexion...* (1). » Elles ne tarissent pas sur cette critique à l'égard des Parisiennes. J'entends encore une troisième déplorer le changement d'une de ses compatriotes récemment mariée à un Français : « Elle était si robuste, avec un si beau teint, — *with a very good complexion*; — et maintenant elle est devenue mince et blême, — *thin and quite sallow...* » Et elles rient en disant des phrases pareilles, de leur rire heureux, où il y a ce que nous pouvons si difficilement comprendre, de l'animalisme honnête, avec leurs dents nettoyées comme des objets, et, quand le dentiste a dû passer par là, il y a mis de

(1) « Cette petite femme avec une figure de papier mâché... » C'est l'équivalent de cette intraduisible expression.